

Le professeur et sa femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

e Tshougg apostrophait Frédéric-César de la Harpe, qui était intervenu au Tribunal suprême en faveur d'un client :

— Que signifie cette conduite ? Nous ne voulons pas de cet esprit novateur et genevois dans le Pays de Vaud. Savez-vous que vous êtes nos sujets ?

— Non, répliqua l'avocat vaudois, nous ne le sommes pas ! Et dès les premiers mois de 1798 l'était le « vent de Vaud », selon l'expression le Mangourit, qui soufflait dans le Bas-Valais. L. MOGEON.

Le professeur et sa femme. — Un professeur, itôt rentré de ses cours à la maison, s'enfermait dans son cabinet de travail pour y chercher, sans doute, la pierre philosophale.

Un jour où y il était resté plus longtemps que le coutume, sa femme vint l'y trouver.

Brusquement interrompu dans une de ses éberies et un peu contrarié :

— Ah ! ma chère, dit-il, te voici donc. Que lis-tu ?

— Je dis, Monsieur le professeur, que je voudrais bien être un livre.

— Un livre ?... Et pourquoi donc ?

— C'est que j'aurais le plaisir de jouer plus souvent et plus longtemps de la société.

— Certes, fit le mari, flatté, je le voudrais aussi. Dans ce cas, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, je préférerais de beaucoup que tu uses un almanach.

— Et pourquoi, mon cher ? reprit à son tour Madame, intriguée.

M. le professeur n'a jamais voulu satisfaire la curiosité, bien naturelle, de sa femme. Mais à un ami, à qui il contait la chose, il dit : « Tu comprends, mon cher, un almanach... on le change tous les ans ».

Un casseur de vitres.

C'était à Lausanne, il y a près d'un demi-siècle. En ce temps-là, les sectes religieuses étaient extrêmement actives et organisaient des conférences sur conférences pour grossir le nombre de leurs adhérents. L'Eglise nationale, de son côté, ne demeurait pas en arrière.

Bien qu'il eût les « mômiers » en horreur, le vieux peintre P. ne pouvait s'empêcher d'aller à toutes ces réunions. Sa maligne curiosité y trouvait chaque fois de nouveaux aliments. Un soir d'hiver, à Saint-François, comme l'assemblée se retirait en silence, les dames âgées qui composaient en grande partie, ne furent pas peu troublées dans leur recueillement en entendant crier en pleine église : « Qui est-ce qui m'a volé mon bonnet ? » C'était P. qui cherchait sa coiffure et qui finit par la retrouver sous son banc.

Une autre fois, comme il passait sur le Grand-Pont, il fut abordé par l'apôtre de nous en savons plus quelle chapelle :

— Eh ! mon cher monsieur P., dans quel état est votre âme ?

— Je vous avouerai que je ne le lui ai jamais demandé, répondit le peintre.

— Mais, mais, mais, n'aspirerez-vous jamais à sortir des ténèbres de l'erreur et à entrer dans la lumière de la vérité ?

— C'est-à-dire dans votre église ?... Mon Dieu, il n'y a là rien d'impossible : vous le savez, on peut devenir fou à tout âge. V. F.

A défaut d'argent. — Une dame, déjà d'un âge respectable, a prêté de l'argent à un jeune bohème, ami d'un de ses neveux. Elle le rencontre, l'autre jour, place St-François et l'arrête.

— Dites-moi, Monsieur, voilà six fois déjà que je vous rencontre et vous ne me parlez jamais de l'argent que vous me devez.

— Ah ! madame, répond avec galanterie le jeune homme, quand je vous vois, j'oublie tout.

ENCORE L'ANNÉE DE LA MISÈRE

Un de nos collaborateurs, M. Henrioud, nous envoie la lettre suivante qu'il vient de recevoir d'un bon Vaudois établi à La Chaux-de-Fonds, et que nous sommes heureux de reproduire ici.

J'ai appris par divers journaux et en dernier lieu par la *Revue historique vaudoise* que vous avez fait un intéressant travail sur « L'année de la misère ».

Voulez-vous me permettre de vous signaler un trait spécial et assez curieux de cette année 1815, concernant plus particulièrement la contrée de Bex. Je tiens les détails qui suivent de mon grand-père Gabriel Pièce (1806-1870) né et mort à la Colonne-en-torse (quartier du Cropt, Bex), qui me les racontait souvent quand j'étais petit.

Donc en cette année 1816 les champs ne produisirent rien. On chauffait les fourneaux au mois de juin. Pourtant comme le printemps avait été très beau il y eut beaucoup de cerises dont on sécha une grande partie et dont on fit plus tard des soupes, dans lesquelles nageaient des croûtes de pain et du lard. Dans certaines familles ce fut même une nourriture régulière et comme les enfants ont l'habitude — en mangeant les cerises — d'en avaler les noyaux, il s'ensuivit — comment dirais-je ? — une épidémie de constipation parmi la jeunesse. On appelait cela « être empepé », c'est-à-dire obstrué par les pépins (à Bex, les enfants de mon temps encore, disaient indifféremment des pépins ou des noyaux de cerises). Le médecin du village, dont le nom m'échappe en ce moment, avait donc fort à faire en cette année-là, à « dépeper » par une opération particulière dans le détail de laquelle je n'ose entrer, les gamins de Bex.

Bien longtemps après on citait encore dans la contrée de Bex l'an 1816 comme l'année des « empepés ».

Mon grand-père me racontait encore hier des détails de cette année-là que je retrouve dans votre travail. J'ajouterais cependant que l'on faisait aussi certain bronet avec de la farine de glands.

Je ne sais si ce qui précède vous intéressera, je vous le communique à tout hasard et vous présente, Monsieur, nos civilités empressées.

Eugène BUFFAT.

Ces renseignements ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.



Les nouvelles. — Je vois que vous venez d'acheter un journal.

— Que voulez-vous, c'est l'habitude.

— Alors que disent-ils, aujourd'hui, ces journaux ?

— Oh ! toujours la même chose : que la guerre continue et qu'on ne sait pas quand elle finira. Ils ne se compromettent pas, allez !

A LA GUIERRA

Coraula¹

Nousshron Prinschou de Schavoye
Lié mardjuga on bouin infan ;
Y l'ya léva ou'n'armée
Dè quatrouvans pajjans,
O, vertuchou, gare, gare, gare !
O, rantamplan, gar-da dévant !

Y l'ian léva ou'n'armée
De quatrouvans pajjans,
Et pour général d'armée
Christophliou de Carignan.
O, vertuchou, etc.

Et pour général d'armée
Christophliou de Carignan
Oun ànon tzerdzi dè ravé
Por nuri le régiment.
O, vertuchou, etc.

Oun ànon tzerdzi dè ravé
Por nuri le régiment.
Por totè cavalerie
Quatro pitis cayons blians.
O, vertuchou, etc.

Por totè cavalerie
Quatro pitis cayons blians,
Et por tot' artillerie
Quatro canons dé fer bian.
O, vertuchou, etc.

Et por tot' artillerie
Quatro canons dé fer bian.
Quan nous fum' sur la montagne,
Grand Dieu ! qué lou monde est grand !
O, vertuchou, etc.

Quan nous fum' su la montagne,
Grand Dieu ! qué lou monde est grand !
Fajin vito ouna détzèrdze,
E pu retornin nojan.
O, vertuchou, gare, gare, gare !
Et rantamplan, gar-da dévant.

Traduction.

Notre Prince de Savoie
Est ma foi un bon enfant ;
Il a levé une armée
De quatre-vingts paysans,
O, ventre-bleu, gare, gare, gare !
O, rantamplan, gare devant,

Il a levé une armée
De quatre-vingts paysans,
Et pour général d'armée
Christophe de Carignan.
O, ventre-bleu, etc.

Et pour général d'armée
Christophe de Carignan.
Un àne chargé de raves
Pour nourrir le régiment.
O, ventre-bleu, etc.

Un àne chargé de raves
Pour nourrir le régiment
Pour toute cavalerie
Quatre petits cochons blancs.
O, ventre-bleu, etc.

Pour toute cavalerie
Quatre petits cochons blancs,
Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer-blanc.
O, ventre-bleu, etc.

Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer-blanc,
Quand nous fumes sur la montagne,
Grand Dieu ! que le monde est grand !
O, vertuchou, etc.

Quand nous fumes sur la montagne,
Grand Dieu ! que le monde est grand !
Faisons vite une décharge,
Et puis retournons-nous-en.
O, ventre-bleu, gare, gare, gare !
Et rantamplan, gare devant.

¹ Chanson nationale, qu'on désigne aussi sous le nom de *Coraulés*, ou ronde, est un patois grégorien ou gruyerion mêlé d'expressions savoyardes, telles que *mardjuga*, *mâ foi* ; — *vertuchou*, ventrebleu, etc.